

Le film du mois : Monte-Carlo

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'effort cinégraphique suisse = Schweizer Filmkurier**

Band (Jahr): - **(1931)**

Heft 6

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-732885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le film du mois.**MONTE-CARLO**

(Eos-Film, Bâle)

Monte-Carlo est une comédie musicale, débordante d'esprit et de gaieté, qui se déroule dans un cadre d'élégance suprême ; des scènes de charme et d'émotion, alternant avec des tableaux très divertissants.

Ernst Lubitsch, qui fut le prestigieux animateur de *Parade d'Amour*, a traité *Monte-Carlo* dans la même manière que cette précédente production : somptuosité, élégance, esprit. Les couplets, si adroitement intercalés dans le texte qu'ils en font véritablement partie, constituent une grosse attraction pour ce film.

Jeanette MacDonald et Jack Buchanan sont les deux vedettes du film. Jamais Jeanette MacDonald n'a possédé une telle maîtrise de tous ses moyens d'expression... Jamais sa voix n'a été aussi pure, aussi délicate. Quant à Jack Buchanan, chanteur d'opérette très populaire à Londres et à New-York (il a triomphé toute la dernière saison à Broadway, dans *Wake up and Dream*), il aborde, avec *Monte-Carlo*, sa première grande production cinématographique. Et ce début, vous le verrez, est littéralement éblouissant.

Des artistes de valeur, maîtres de l'humour et du rire, sont les partenaires de ces deux vedettes. Ils ont nom : Zasu Pitts, Claud Allister, Edgar Norton, Albert Conti.

La musique de *Monte-Carlo* est de Leo Robin, Richard Whiting et Frank Harling. Elle orchestre de délicieux couplets dont les principaux sont : «Always in all Ways», «Give-me a moment please», «Beyond the Blue Horizon».

Les principales scènes de *Monte-Carlo* sont les suivantes :

La scène où Jeanette MacDonald, dans le «Pullman» qui l'emmène vers la Riviera, chante «Beyond the Blue Horizon», et lorsque le contrôleur surgit pour lui demander son billet, elle s'aperçoit que, dans sa hâte de quitter son mari ridicule, le jour même de son mariage, elle a oublié de mettre une robe et qu'elle est en combinaison, sous un élégant manteau de vision.

Jack Buchanan faisant par téléphone, la plus amusante, la plus émue, la plus narquoise des déclara-

tions d'amour à Jeanette MacDonald et lui chante : «Give-me a moment please».

Jack Buchanan se présentant à Jeanette MacDonald pour remplacer son coiffeur habituel.

Jack Buchanan rapportant à Jeanette



nette une énorme liasse de billets de mille francs qu'il prétend avoir gagnés à la roulette. Folle de joie, elle lui saute au cou.

Au cours de la représentation de «Monsieur Beaucaire», Jeanette MacDonald, devinant enfin le subterfuge de son amoureux et tombant dans ses bras.

Le scénario est de Ernest Vadja, l'un des metteurs en scène les plus réputés d'Hollywood.

Il est tiré de la pièce «The Blue Coast» de Hans Müller et d'un épisode de «Monsieur Beaucaire» de Booth Tarkington et Evelyn Greenleaf Sutherland.

SCÉNARIO

Pendant un séjour à Monte-Carlo, le comte Rudolph Farrière (Jack Buchanan), jeune snob fort élégant,

immensément riche, s'éprend d'une ravissante jeune femme, la comtesse Mara (Jeanette MacDonald), qui mène un jeu d'enfer à la roulette, après avoir abandonné, le soir même de son mariage, — un mariage de convenance — son mari, le Prince Otto von Leibenheim (Claud Allister), gentilhomme fastueux, mais d'âge mûr.

Pour la revoir et se rapprocher d'elle, le beau Rudolph, plus roué qu'une potence, ne trouve qu'un moyen : se faire passer pour le remplaçant du coiffeur pour Dames qui, chaque jour, vient la coiffer à son domicile.

Le voilà dans la place. Mais, pour bien peu de temps, hélas... Car, au bout de quelques semaines, la Comtesse, complètement ruinée, doit se priver des services de son Figaro improvisé, au moment même où elle commençait à les apprécier singulièrement... à les apprécier au point que le beau coiffeur a été promu, par dessus le marché, aux enviabiles fonctions de maître d'hôtel et de chauffeur.

Désormais sans ressources, elle se résignera, la mort dans l'âme, à accepter pour époux le Prince Otto, qui ne lui a pas tenu rigueur de sa défection.

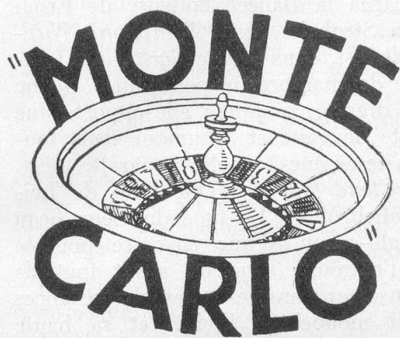
Mais Rudolph, plus amoureux que jamais, voit d'un assez mauvais œil, on le pense bien, ce projet de sa bien-aimée. Et, voulant à tout prix rétablir la situation financière de celle-ci, il se fait confier par elle, afin de le risquer sur le tapis vert — qu'il dit — le dernier billet de mille qu'elle possède et... lui rapporte triomphalement une petite fortune qu'il prétend avoir gagnée au Casino.

Un sérieux flirt s'est ébauché entre les deux jeunes gens, qui sont maintenant en coquetterie réglée, bien que tout paraisse les séparer.

Rudolph est éperdument épris. Et la Comtesse, elle, est entraînée par un sentiment très doux et très profond vis-à-vis de celui qu'elle prend toujours pour son valet, sentiment contre lequel elle se raidit par orgueil. Elle cède, se reprend, hésite, se fâche... Les choses en sont là, quand survient le Prince Otto, tout fringant, tout pimpant.

Alors Rudolph décide, comme on dit, de jouer cartes sur table.

Justement, on donne à l'Opéra de la principauté, une représentation de «Monsieur Beaucaire» (aventure clas-



sique d'un Prince qui se fit coiffeur, au temps jadis, pour l'amour d'une grande dame). La Comtesse, accompagnée de son époux, y assiste, toute morose. Et la grande dame hautaine n'est plus qu'une petite fille bien malheureuse. La représentation bat son plein. Tout à coup, levant les yeux, la Comtesse aperçoit, dans une loge voisine... Rudolph, plus séduisant, plus chic que jamais. Et Rudolph la regarde avec un sourire narquois et tendre. Pour la petite Comtesse, toute bouleversée d'émotion, c'est un trait de lumière : si Rudolph, lui aussi, était par hasard un prince déguisé ?

Lâchant le ridicule Otto qui s'est doucement assoupi dans son fauteuil, elle accourt auprès du jeune homme.

Eperdument, elle le regarde, elle le regarde de tous ses yeux, heureuse enfin, consentante, vaincue.

Sans rien dire, il la prend dans ses bras avec une douceur infinie, tandis que le rideau se baisse sur le dernier acte de «Monsieur Beaucaire», au milieu des applaudissements.

Une aussi délicieuse comédie pouvait-elle moins bien finir ?

CEUX QUI ONT ANIMÉ LE FILM

Le metteur en scène

Ernst Lubitsch est né à Breslau, il y a une quarantaine d'années. Après avoir fait ses études de droit à Berlin, il se sent attiré par le théâtre et il est l'élève de Reinhardt, qui a exercé une si profonde influence sur l'art contemporain de la mise en scène ; il aborde le cinéma en 1915, avec un rôle comique. Puis, s'attaquant résolument à la mise en scène, il réalise, trois ans plus tard, *La Princesse aux Huitres*, où sa principale interprète est Pola Négri. Il met encore en scène quelques films historiques et, en 1922, il part pour l'Amérique.

Hollywood l'accueille et c'est le

commencement d'une série de films dont chacun marque un progrès sur le précédent. Lubitsch acquiert la pleine possession de tous ses moyens d'expression, sa technique se dégage et s'affirme, d'abord dans *Rosita*, que crée Mary Pickford, puis dans *Comédiennes*, réalisé par Warner, avec Menjou comme interprète, et enfin dans cet *Eventail de Lady Windermere*, où il est parvenu à exprimer visuellement, sans la déformer et sans l'amoindrir, la pensée, souvent paradoxale, d'Oscar Wilde ; *Le Prince Etudiant* (Viell Heidelberg), où tourne Ramon Novaro, ressuscite l'atmosphère des petites cours allemandes et la vie pittoresque des étudiants d'Outre-Rhin.

Enfin, il tourne, pour Paramount, *Paradis Défendu*, avec Pola Négri ; *Le Patriote*, avec Emil Jannings, et, l'an dernier, *Parade d'Amour*, où s'affirma définitivement Maurice Chevalier et qui consacra le talent de Jeanette MacDonald.

Enthousiaste, optimiste, toujours gai et de bonne humeur, Lubitsch crée au studio une ambiance amicale et plaisante. Modeste, sévère avec lui-même, il recherche la critique et fuit les compliments. Toujours soucieux du détail exact, il procède par petites touches, sans jamais perdre de vue le mouvement et le rythme général du film, qui restent son souci dominant. Il sait animer les foules, régler d'imposantes parades militaires ou de somptueuses cérémonies et, toujours, à point donné, un geste, une attitude d'un de ses personnages, contribue, par une notation juste, à éclairer une situation, à définir un caractère.

Les artistes qui ont travaillé sous sa direction sont unanimes dans leur enthousiasme pour ce prodigieux animateur.

«Lubitsch est un grand génie de l'écran», s'écrie Pola Négri ; «je n'ai pas de mots pour exprimer mon admiration. Il crée des miracles, sa méthode produit de merveilleux résultats, et je dois mes premiers grands succès à sa remarquable influence.»

Et Adolphe Menjou déclare : «Ernst Lubitsch sait faire rendre à un artiste son maximum.»

Au physique, une figure souriante et remplie de bienveillance, des cheveux noirs et luisants, rejetés sur le côté droit, un œil vif, profondément encastré dans l'arcade sourcilieuse, où scintille une flamme ironique et, toujours, au coin de la bouche, un de ces éternels cigares dont il fait, pendant le travail, un intense consommation.

Un grand cœur, capable de s'intéresser aussi bien au plus humble figurant qu'à la plus étincelante vedette, et sachant mettre en valeur la plus modeste silhouette si elle doit contribuer à la perfection de l'ensemble.

Monte-Carlo, comme *Parade d'Amour*, étincelle de somptuosité, d'élégance et de charme. La chanson y joue un rôle important, placée toujours si adroitement et si judicieusement qu'elle paraît nécessaire, indispensable à l'harmonie de l'œuvre.

Dans la couronne de ce roi de la mise en scène brillent d'étincelants bijoux, dont *Le Patriote* et *Parade d'Amour* sont les derniers en date. *Monte-Carlo* en sera le fleuron.

Le scénariste

Ernest Vajda était, il y a quelques années, un obscur petit journaliste de Budapest. Mal payé, ne mangeant pas tous les jours à sa faim, écrasé de travail, il vivait en un misérable grenier perdu dans un faubourg de la capitale hongroise, non loin du Danube. Il passait de longues heures nocturnes à écrire des pièces qui ne connurent pas le succès. C'est là qu'il écrivit «Fata Morgana». La pièce fut refusée partout. Enfin, il parvint à la faire représenter à Vienne, et ce fut un immense succès. Vajda était lancé.

Il est, à l'heure actuelle, l'un des auteurs les mieux rémunérés de Hollywood. Il a écrit le scénario de *Monte-Carlo*, inspiré du roman célèbre de Hans Müller, «La Côte



Bleue», et d'un épisode de «Monsieur Beaucaire», de Booth Tarkington et Evelyn Greenleaf Sutherland.

Les artistes

Jeanette MacDonald (la comtesse Mara). — L'exquise reine de *Parade d'Amour*, l'adorable Catherine de

Vauxelles du *Vagabond Roi*, apparaît dans *Monte-Carlo* sous les traits de la Comtesse Mara. Elle est vouée décidément aux rôles d'aristocrate...

Et il suffit qu'elle paraisse pour que la beauté, la grâce de la femme surgissent, miraculeusement résumées par un seul être en pleine lumière. Toutes les séductions, toutes les petites roueries charmantes de l'amoureuse, Jeanette MacDonald les possède; l'éclat d'or roux de ses cheveux, la limpidité de ses yeux gris-verts, le pur ovale de son visage, la ligne impeccable de son corps harmonieux, tout en elle est charme et séduction. Elle chante, et sa voix ample et chaude, délicieusement nuancée, conquiert et captive. Ensorcelante, adorable, la Comtesse Mara, de *Monte-Carlo*, forme, avec Jack Buchanan, un couple exquis de distinction, de fraîcheur, d'esprit et de séduction.

Rappeler la carrière cinématographique de Jeanette MacDonald, c'est tout simplement nommer *Parade d'Amour*, où elle débuta à l'écran, et *Le Vagabond Roi*, où elle fut, pure figure de vierge descendue d'un vitrail, la belle Catherine de Vauxelles, aimée de François Villon, le vagabond-poète.

Jack Buchanan (le Comte Rudolph

Farrière). — Jack Buchanan débute au cinéma. Mais sa carrière théâtrale, au cours de ces dix dernières années, est faite d'une suite ininterrompue de triomphes et de grands succès. Sa notoriété est aussi grande à Broadway qu'à Londres, où il est aussi populaire que peut l'être en France Maurice Chevalier, à qui on le compare souvent.

Il a débuté aux Etats-Unis en 1924, aux côtés de Gertrude Lawrence et de Béatrice Lillie, dans l'originale « Revue de Charlot ». Après d'autres créations à succès, il jouait l'an dernier à New-York dans « Wake up and Dream ». Il dut abandonner son rôle, au cours des représentations, en raison du contrat qu'il avait signé avec Paramount pour créer, dans *Monte-Carlo*, que réalisait Ernst Lubitsch, le premier rôle masculin.

Jack Buchanan avait, pour la première fois, abordé le cinéma en tournant, avec Irène Bordoni, une comédie musicale: *Paris*. Mais *Monte-Carlo* est son premier grand film.

Grand, distingué, d'une élégance suprême — ne dit-on pas de lui qu'il est l'homme le mieux habillé de Londres? — Jack Buchanan est le type accompli du jeune premier moderne, séduisant et séducteur. Sa voix chaude, bien timbrée, son talent de comédien, son art de chanteur, font de

lui le partenaire idéal de Jeanette MacDonald.

Zasu Pitts (Maria). — Cette amusante fantaisiste, qui semblait avoir pris plaisir à se défigurer quand elle incarna la fiancée boiteuse de Erich von Stroheim, dans *Symphonie Nuptiale*, est, dans *Monte-Carlo*, une femme de chambre un peu ahurie, pleine de dignité comique; elle apporte une note de gaieté et d'humour dans toutes les scènes où elle apparaît.

Claud Allister (Duc Otto de Leibenheim). — Le type du vieux beau anglo-saxon, d'une élégance poussée à l'extrême, soucieux avant tout de conserver dans les pires circonstances son monocle à l'œil... et sa haute respectabilité.

Mais que peuvent son chic périmé et sa silhouette falote contre la jeunesse triomphante du beau Rudolph?...

Les autres artistes

Lionel Belmore (Prince Gustave); Tyler Brooks (Armand); John Roche (Paul); Albert Conti (Le maître des cérémonies); Donald Novis (Monsieur Beaucaire); David Percy (Herold); Erik Bey (Lord Winderset) et Helen Garden (Lady Mary), complètent cette excellente distribution, chacun d'eux marquant d'une note très personnelle le rôle qui lui est dévolu.

Laurette ou Le Cachet Rouge

(Nicaea-Films, Bâle.)

Par un soir d'orage. En mars 1815, un jeune officier de cavalerie française rejoint son corps au grand galop, sur la route de Flandre. Il croise une carriole conduite par un vieillard auquel il demande à boire. Le vent, secouant la bâche, découvre à l'intérieur de la voiture, une femme endormie, merveilleusement belle. Intrigué, l'officier questionne le vieillard sur cette étrange présence, et l'homme, après quelques hésitations, raconte l'histoire suivante.

Il y a dix ans de cela, étant au service de l'Empereur, capitaine à bord de la goélette « Marat » et appareillant pour la Guyane, il reçut l'ordre de prendre à son bord un déporté et sa femme. En même temps, on lui donnait une lettre du Gouvernement, scellée par un gros cachet rouge, et qu'il avait ordre de n'ouvrir qu'après avoir passé la « Ligne », soit après un mois de voyage.

Le déporté était un jeune homme charmant, et sa femme était ravissante. Ils étaient mariés depuis quelques jours, et le capitaine, attendri par leur jeunesse, leur fit les honneurs du navire en les plaignant de leur lointain exil.

Des jours passèrent. Parfois, le soir, devisant dans la cabine du capitaine, tous trois considéraient la lettre clouée au mur. Le mystère du gros cachet rouge les inquiétait. « On dirait du sang », disait la jeune femme...

L'Equateur. Ce jour-là, l'équipage est en fête. On boit, on danse aux sons des fifres et des tambours.

Seul, dans sa cabine, le capitaine a ouvert la lettre. Il hésite à la lire. Si elle allait briser le rêve qu'ils ont fait tous les trois?... Brusquement, il se décide. Il lit, puis il reste longtemps immobile, accablé. Il remonte sur le pont. Il aperçoit le jeune couple au milieu des matelots en fête. De loin, il fait signe au jeune homme. Il l'entraîne.

« Cette lettre m'ordonne de vous fusiller ce soir, au coucher du soleil... L'ordre d'exécution est signé, paraphé, scellé. Je suis forcé d'obéir... »

Le jeune homme ne proteste pas. Il demande simplement au capitaine d'éviter à sa femme la vue de l'exécution, et de veiller sur elle le plus longtemps possible... Il retourne parmi la fête près de sa femme et ne lui parle de rien.

Voici le coucher du soleil. Le capitaine fait mettre à l'eau le canot de pêche pour varier, dit-il l'ordinaire du repas. Il offre à la jeune femme d'accompagner la corvée. Son compagnon restera pour l'aider à faire son rapport. Elle accepte en riant, et toute heureuse s'éloigne du navire. Lui la regarde disparaître, les larmes aux yeux, sans dire un mot.

Quand le capitaine croit la barque assez loin, il fait placer le condamné près du bossoir, à l'avant. Douze matelots sont alignés devant lui, l'arme à la main. Alors le capitaine demande pardon à son ami de quelques semaines, et jure de veiller sur sa femme.

Dans la barque, la jeune femme s'inquiète de la distance qui la sépare du bateau. Soudain, elle a vu dans la nuit les lueurs des coups de feu. Elle a entendu les détonations. Elle s'est dressée, hurlante.

Dix ans sont passés depuis cette nuit terrible. Il n'a jamais abandonné la malheureuse, car, à la suite du drame, elle est devenue folle.